

[Poèmes]

Sylvain Campeau

Number 128, February 2011

Arbres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, S. (2011). [Poèmes]. *Moebius*, (128), 135–138.

SYLVAIN CAMPEAU

*L'expression des végétaux est écrite, une fois pour toutes.
(...) Chacun de leurs gestes (...) laisse une présence, une naissance
irréversible, et non détachée d'eux.*

Francis Ponge

arbre, on a dit
et arbres encore
ce sillage indécis, canevas répété sur la peau du ciel
arbres qui laissent tous leurs froissements déployés,
en autant de fétus de temps que le permet le vent,
qui laissent aussi au jour
élargir leur volume et porter la feuille haute

arbre à la teneur béante
d'en dessous, si ténu que je sois
je lance la pomme aux nuages
et laisse aux autres le soin de la pesanteur
léger, un instant
sans autre but que de faire
peinture tachiste
de ces vertes parades sur tant de bleu
arbres, devant vous
je prends racine
et crois en tout

me semble erreur et pousse

arbres et arbres et arbres encore
depuis les essences jazzées par le poète
tombés sous la coupe de ce même blanc
qui terrorise la création et la mémoire tout ensemble

arbres ténus
ballottés par les ornières
que creuse, en trop grands sillons,
le caoutchouc cambré des grues et autres monstres lourds
et gavés
et tout ce déferlement abrasif
des pluies et averses diverses
la neige affolée par les crues du dégel
arbres tangués sur la toile terrestre
dont la pénurie dénude un roc outré
d'avoir trop montré ses qualités minérales,
inorganiques sentences d'asphyxie tranquille

arbres dont l'absence
ronge le frein vital et gazeux
et corrode lacs et rivières

arbres
je vous chante de cette haleine
que je vous dois encore

arbres
j'ai pleuré arbres
j'ai pleuré feuilles
comme sève en mars
fièvre coulante des instincts
comme sang exhibé en octobre
toutes feuilles en blessures
arbres
comme ciel râpé
sous la carrure râblée des collines
qui se vautrent entre bosquets et pubis
végétaux frères
feuillus retenus

arbres aux couleurs marbrées
des temps advenus du froid
et du sommeil de la terre et du vert
arbres
pressés par leur sève
d'afficher leur mort sereine

qui n'en est pas une
alanguissement où ils nous portent
pour nous ressusciter
du blanc croûté
d'où ils s'extirpent encore
comme nous mortels
mais innocents sans cesse

et ils trônent et règnent encore
géants mais assoupis
lisses dans leur nudité oscillante
d'au-dessus ils se rappellent à nous
par des craquements
répétant que secs
nous sommes

et le vent dénigre les arbres
qui cillent d'une feuille
isolée du lot, seul obstacle
au ciel qui pend depuis là-haut
sans idoles ni dieux

feuilles comme soins bruissants
que l'arbre prodigue aux nuages

arbre
tu as dit ta solitude
avant de clore par une ondée
la feuille basse et ajourée
ton temps d'abondance
et de tremblements exquis

arbre
tout l'hiver ensuite
a dit ta solitude
quand tes os ont craqué dans le gel
car d'os tout entier
tu deviens en dite saison

arbre
revêts maintenant
tes sabots de mousse onctueuse
nourrie par ton sang éveillé
mets son écorce attendue
bande de tous tes bourgeons
car il te faudra encore inspirer
un maigre air
que tu nourris

arbres comme nous, parfois
pauvres en lumière

arbre
bras
bouche entière

multiples poses
du même mouvement
dans la raréfaction
de l'air environnant
poussant
aux extrêmes

arbre
espace de temps
lentement décuplé

l'arbre s'élève
telle une racine
abusée
qui s'est dotée
de broussailles
pour masquer
l'erreur de sa quête